

ETC



Fascination ensauvagée sous la table

Luce Des Aulniers

Number 42, June–July–August 1998

Le morbide

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/454ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Aulniers, L. (1998). Fascination ensauvagée sous la table. *ETC*, (42), 8–11.

FASCINATION ENSAUVAGÉE SOUS LA TABLE

Le plaisir du plaisir, absolu

Le morbide a bien sûr à voir avec l'œil : on peut dire de représentations qu'elles sont morbides lorsque la mort est omniprésente, lorsqu'elle devient à la fois motif, moyen, enjeu, finalité. On pense d'emblée aux *snuff movies*¹, et de manière moins carrément typique, à la distillation quotidienne d'images de morts, soit déversées par les médias, soit utilisées dans le langage courant : « *C'est tripant à mort...* » Ou encore : « *Tchek-là, là, le feu!!!* », « *Viens voir l'accident... que c'est horrible* »... Se trouve là une délectation propre au « *cannibalisme de l'œil, qui transforme l'objet du regard en homme-spectacle, voire en homme transparent : il le chosifie en jouissant de lui à distance.* » (L.-V. Thomas)².

Aussi, le morbide a-t-il à voir avec le tempo diversifié de l'image (au ralenti, en saccadé, en marche arrière...) dans le martelé d'une répétition qui n'est pas rituelle, mais fétichiste : on ne peut plus s'en passer. J'y reviendrai, en proposant ceci : le morbide, sordide ou ordinaire, serait une excroissance et une riposte affolée à la neutralisation, à la banalisation, à l'édulcoration de la mort qui ne trouve plus de lieux, ni de temps, pour qu'on la salue, l'affronte et pour qu'on cherche quelque sens à la tension, au manque, à la désorganisation qu'elle provoque.

Par contre, le morbide n'a rien à voir *a priori* avec le macabre, puisque le macabre est rappel de l'égalité de tous devant la mort³. Pourtant, le macabre exacerbé dans la multiplication et l'invasion à bas bruit des symboles de mort devient du morbide pur. Celui que nous connaissons en cette fin de siècle millénariste ne fait pas que figurer des représentations *des* morts-cadavres (et non des morts en transit, comme c'était le cas au XIV^e siècle⁴), qui seraient revenus à notre époque pour venger quelque faute collective⁵. Il se manifeste un attrait certain pour ce qui cause la mort : seringues, couteaux, armes, explosions, quincaillerie de torture, fantasmes apocalyptiques, etc. À ce titre, se trouve glorifiée la détermination manipulatrice de l'humain et sa potentialité, devenue gigantesque depuis Hiroshima, de « donner » la mort. En ce sens, le morbide est traversé d'un égocentrisme qui s'éblouit de sa puissance, comme par magie volée aux dieux... Un égocentrisme apparenté à celui d'un enfant, ravi de ce qu'il a pu ravir...

Toutefois, ce morbide ne se contente pas de figurer. On peut lui faire main-basse, s'acoquiner avec lui, en vivre, au propre et au figuré. Il existe une industrie du

morbide : la combinaison du morbide conventionnel, comme pour la peine de mort, et du morbide « ludique », comme dans le marché de la bande dessinée, de la vidéographie pornographique. Il existe une attraction pour le morbide : l'étrangeté du tinanesque, du tentaculaire, du glauque et même, du secret révélé par la force ne date pas d'aujourd'hui, mais il ne s'agit plus tant de grosses bêtes externes que de monstruosité surgies de nos tripes. Par là se dévoilent les fantasmes les plus archaïques : peur de la dévoration, de la déliquescence, de l'anomie. Ce qui fait la spécificité contemporaine de ces fantasmes, c'est qu'ils n'ont pu être endigués et élaborés psychiquement, en plus du fait que nous disposons d'un fabuleux arsenal technique et médiatique pour les faire se déployer... Il existe enfin une attraction pour le plaisir du plaisir à côtoyer la mort. La mort, évidemment celle qu'on peut contrôler. Mécaniquement. Machinalement. Mine de rien.

La **fascination** qu'il exerce fait en sorte que le morbide n'est plus un simple jeu, mais une manière de vivre, mieux, une imprégnation des rapports sociaux. Et curieusement, à notre insu et à notre corps défendant. Par « fascination », j'entends la part de nous-mêmes qui est apparentée à la pulsion de mort : non pas tant comme auto-destruction qu'abandon à notre ombre (ou notre inconscient), relâchement de la vigilance, et donc disposition à laquelle nous obéissons lorsque nous nous endormons, à chaque nuitée. Il y a nécessité vitale puisque c'est à cette condition que la pulsion de vie, l'Eros, pourra reprendre ses droits au matin. Néanmoins, là où cette pulsion de mort se trouve débordée, c'est lorsque la fascination, qui est un mouvement ambivalent de séduction et de répulsion, appuie trop exclusivement sur la séduction et en vient à vouloir se perdre dans le vertige du tout ailleurs, celui d'une fusion totalitaire⁶. Se profile ainsi le retour à l'impossible et le retour détraqué.

Un plaisir en revanche aveugle

Ce morbide-là, je l'ai soulevé d'entrée de jeu, a certes partie liée avec le rapport dominant que notre culture entretient avec la mort. On pourrait même dire qu'il est un palliatif aux problèmes sédimentés que posent la mort et

les figures de la mort, particulièrement depuis le début du siècle. En quels sens ?

1. On sait comment l'angoisse du salut s'est retournée en angoisse du non salut. Toutes les philosophies et les systèmes religieux ont posé la question de la vie au-delà de l'existence physique, palpable, cette existence cernée par les traditionnelles deux dates gravées sur les monuments funéraires. À la rationalisation défensive, jugulatoire de l'angoisse, en même temps qu'anticipatoire et préparatoire associée à ces systèmes, a succédé le positivisme à courte vue, celle de l'existence rabattue à la vie individuelle. L'angoisse trouve alors difficilement à se délester et à se transcender, soit dans une histoire collec-

tude — sont morcelées, éclatées, recousues à la hâte. C'est notamment parce que ce que appelons la vie peine à les inscrire dans une filiation, et trop souvent parce que ces mêmes filiations sont méconnaissables. Devant ces identités manquantes, il faut bien en trouver une qui soit follement projetée. En fonction de quel « Autre », par surréaction infinie, s'établira cette quête ?

3. Les progrès et l'excellence ne signifient pas dépassement de soi et quête incessante de vérité, mais accumulation : de biens, de signes, de prestige. Dès lors, le *curriculum viatæ* devient un *curriculum mortis*, en ceci que cette poursuite effrénée d'un sacré temporel userait rapidement le corps qui se rebiffe et signe par la maladie.



L'Humain visible, 1991-1998. National Library of Medicine et University of Colorado Health Sciences Center.

tive, soit dans la croyance en une forme de survie par delà la mort. (Les rites groupaux et collectifs ont notamment cette fonction.) Cette sensation de « mal-respir », cette « montée d'angoissement » (me disaient d'un côté un junkie, de l'autre une vieille dame révoltée) reste enkystée dans l'« au jour le jour » de nos gestes, apparemment « apprivoisée ». Or cette angoisse-là fait se lézarder les fondations des colosses que nous estimons être. Dès lors, par quelle brèche ne ressortira-t-elle pas ?

2. On sait encore comment les identités — ce métissage de refus et d'acquiescement, de sécurité et d'incerti-

Lorsque nous sommes épuisés de cette chevauchée sur un temps compacté, comment et sur quoi nous reposer ?

4. Nous cachons cette maladie, parce que socialement, nous en avons honte. Dès lors, soit nous l'encerclons dans des lieux à part, soit nous enjoignons avec force exhortations et trucologies à la mode l'affligé de s'en sortir. Pour aller où ?

5. Nous n'avons pas notre peur devant l'impur, la pollution générée par le cadavre, le sort incontournable qu'il révèle abruptement. Nous usons plutôt avec douceur de violences symboliques : nous escamotons ou nous fai-



La muerte. Expresiones mexicanas de una enigma. Museo Universitario de ciencias y artes, Mexico, 1975.

sons disparaître au plus sacrant et sans sacré ce symbole de notre impuissance. Mais où logent alors ces peurs et ces impuissances ?

6. Nous estimons le plus souvent que la tristesse est une contagion, que le *lamento* est une tare, que les hoquets de la déréliction viennent troubler la prétendue harmonie de la planification, de la machinisation abstraite, de l'apparente pacification. Englués dans les terribles conventions de la fonctionnalité qui lamine l'émotion, comment tentons-nous de les transgresser ? Quelles antidotes suintantes fabriquons-nous contre une société programmée et sèche ?

7. Nous peinons à contempler l'autre face à face, dans une culture qui ne recherche que des profils. La rencontre avec l'autre est souvent désirée dans une ligne où elle vient légitimer nos choix et non pas dans un prisme où nous sommes interloqués. Nous « choisissons » alors le confort de la légitimation plutôt que le risque de se mettre dans une situation qui pourrait bien être confrontante, voire éprouvante. Peut-être ne savons-nous plus ce qu'est la « belle ouvrage » ou l'accomplissement, préférant les chassé-croisés des relations vite repues à se regarder le nombril. Qu'est-ce qui nous attire dans ce type de collections ?

Un plaisir hyperréaliste, contrepoint de la déréalisation

En définitive, devant la vie comme devant la mort, il est ardu d'entrer dans le chagrin, dans la **réalité** de ce qui n'est plus ou n'a pu être ou ne sera jamais plus. C'est que nous estimons que le principe de plaisir, cette finalité que nous poursuivons en commun avec les plantes et les animaux, doit exister mur à mur. Le problème, c'est notamment que nous jetons les rites qui nous font pénétrer dans l'inimmuable, l'inacceptable... la forcément désagréable bavure de notre détermination, de ce que nous aimons tant appeler notre autonomie. Nous oublions ainsi que la seule manière de vivre avec ce qui nous dépasse, c'est de le prendre à-bras-le-corps, de s'avouer pour une partie impotents et pour le reste... inventifs.

Nous nous mouvons dans une culture tragique à force de refus de prendre en compte le tragique, rivée sur le

principe de plaisir ou sur la sensiblerie chatouillée. Au nom de ce non-désagréable, de ce ménagement des sensibilités à fleur de peau, nous **déréalisons** et la vie et la mort. La vie et la mort sont tronquées de ce qui n'obéit pas à la logique de la vitesse, du rendement et de la jouissance digitalisée : disparus, la joie spontanée, le tremblement intime qui fait sangloter. Plutôt hors d'ordre et ensuite repris, qui par l'ordre consommatoire (via la bière, le « fort », les psychotropes...), qui par l'ordre thérapeutique (via les psychosomatisations, les dépressions inexplicables et chroniques et leurs voies de résolutions, anciennes et « alternatives »...).

Or, le morbide **se réalise**, lui, dans le plaisir exacerbé au point d'en devenir paradoxal : l'étrange plaisir d'une insensibilité atteinte d'une surcharge de signes. Le morbide entraîne une mithridatisation où l'accoutumance à un poison qui engourdit devient une obsession et s'abolit dans son propre vertige. Nous nous trouvons devant un rien devenu tel parce que c'est là qu'a débordé le trop plein... C'est ainsi qu'à déréalisation de la mort, sous la poussée dictatoriale de l'agréable feutré et sous le tabou de sa violence, répond l'**hyperréalisme** du morbide. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'un envahissement de territoire mental qui n'a pu métaboliser cette surcharge de signes, notamment de mort, et à qui une élaboration est défendue. À défaut de digues, de canaux symbolisateurs, la mort imprègne tout le terrain de l'imaginaire. Et elle le sature. En noir et *black*.

Alors et bien sûr, ce plaisir devient inassouvable. Il ne peut être assouvi, forcément, puisque la mort est sans limites. Et c'est justement ce en quoi elle fascine. Ce qui est « testé » par l'amateur des ombres, des esthétiques ténébreuses, c'est sa propre capacité à forcer la limite de la mort. Car la mort, en imposant sa limite à notre existence, nous oblige à la dépasser d'une quelconque manière. *Anthropos* a eu le génie d'inventer l'immortalité, en espérant ne pas être entièrement annihilé par la mort grâce à la procréation, la croyance en un Ailleurs, la position de soi dans l'ordre du Cosmos, la création d'œuvres ou de styles de vie...

Mais ici, il n'en est rien. Contrairement au carnaval qui se pose en dérision devant la mort et devant le pouvoir



Éric Rondepierre, *Convulsion* (chapitre 7), de la série *moires*, 1996-1998. Photographie couleur, 70 x 100 cm, 1/5. Galerie Michèle Chomette, Paris.

de mort des seigneurs, qu'ils soient issus d'un lignage ou des expansions de l'économie, le morbide prend la mort au sérieux. Il est triste et blême, redoublant la mort par l'identique. Il ne désire pas admettre la limite pour échapper à partir d'elle. Il rêve de se rapprocher de cette *terra incognita* — peut-être la seule qu'il nous reste — et puis de se tenir constamment sur la lisière où se jouent la vie et la mort, en mimant la mort, en l'appelant, en la rejetant *in extrémis*, dans un grand rire sombre. Le morbide se tient par conséquent sur la frange du risque, du contrôle, frange — escompte-t-il — toujours reculée. Or le refus de l'angoisse ne prive pas cette dernière de l'existence, au contraire. Le morbide signe la volonté d'échapper à cette angoisse et en est sauvagement transpercé. En tentant dans un désespoir froid d'échapper à la mort, il s'en recouvre. Le morbide se fusionne dans le vertige de la non-mortalité puisque vivre dans le morbide, c'est chercher la sensation d'être dans la mort. Une fois pour toutes et sans pouvoir la décliner au complet. Et il se trouve un jour pris à son propre piège, linceuil noir brandi comme emblème.

C'est ainsi que si le morbide est une riposte paroxystique à la déréalisation de la mort, s'il fantasma de posséder la mort, cette dernière, la mort inapprivoisable, la mort impavide, finit bien par le posséder à son tour.

Voilà donc sommairement posé le fantastique et le périlleux dans les rapports particuliers qu'ils entretiennent avec la mort à (de ?) notre époque. Ils rythment un mouvement pendulaire entre peur panique et âpreté à jouir, comme compensation devant la peur de la peur de la mort, qui dès lors devient angoisse. Jouant sur le clavier de la mort, ils croient pouvoir y échapper. Cette compulsion à trouver la saturation, issue de la saturation, cet enfermement engourdi dans le cycle, cette contemplation tragiquement autosatisfaite, cette perversité du souci de la mort, bref, ce détraquement de notre rapport à la mort peut nous saisir de son cri. Parce qu'au fond, c'est ce qui revient toujours, de manière lancinante et rôdeuse.

LUCE DES AULNIERS

NOTES

¹ Les *snuff movies* constituent un sommet de la logique voyeuriste, réifiante et partant, mortifère : dans ces films, on ne fait pas que montrer des morts (ce que faisaient déjà les *faces of Death* dans les années '80), on la provoque chez des victimes innocentes.

² Louis-Vincent Thomas, *Fantasmes au quotidien*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984. Voir aussi, du même auteur : *Civilisations et divagations*, Paris, Payot, 1979, et *Anthropologie des obsessions*, Paris, L'Harmattan, 1988.

³ « Le symbolisme du macabre se perd dans la nuit des temps. (...) L'homme nouveau, celui de la Renaissance, apparaissait déjà d'une certaine façon comme fermentation de la conscience individuelle [et donc de la conscience de la mort : note de LDA]. » D'abord « manifestation de l'angoisse face à l'insécurité » le macabre est devenu à la fin du XVI^e siècle « une multiplication sans précédent d'œuvres illustrées à caractère moral, satyrique et de critique sociale », pour aboutir au morbide, dans « des images d'une atrocité telle, et si nombreuses, qu'elles deviennent banales ». Sergio Kokis, « Pour saluer la mort, la danse macabre », *Frontières* (Université du Québec à Montréal), vol. 9, n° 1, printemps-été 1996, « Les arts contemporains et la mort », pp. 29-31.

C'est peut-être bien parce que nous refusons le macabre que nous nous délectons du morbide ?

⁴ Pourrait-on dire que ce qui est représenté actuellement, ce n'est pas tant la décomposition des cadavres comme telle — ce qui était le cas des morts en transit — mais la décomposition qui entame moralement une partie du corps social dit post-moderne : il s'agit de désorientations existentielles marquées d'obédience à la « pensée unique » (Ignacio Ramonet, *Le Monde*, 17 décembre 1994), à savoir « la traduction en termes d'idéologies à prétention universelle d'un ensemble de forces économiques, celles en particulier du capitalisme international. »

Société en transition ???

⁵ On pense aux films américains *Poltergeist* (1982, 1986, 1988), qui mettent en scène des fantômes d'Indiens décimés au cours des derniers siècles, enterrés dans un cimetière sur lequel est construite la maison d'Américains moyens. À noter ici, par delà le procédé d'identification, le délire né du sentiment d'inaccomplissement, voire d'angoisses paranoïdes.

⁶ Il n'est d'ailleurs pas anodin que le terme « fascination » ait remplacé celui de « passion » au rang des superlatifs que nous employons constamment pour marquer notre intérêt pour un phénomène, une personne... On peut se demander si ces termes souvent superlatifs ne viennent pas couvrir l'existence d'un manque, d'un vide, désignant plutôt une réalité rêvée que celle que nous traversons. Plus précisément, cette « fascination » pour la fascination pourrait-elle indiquer le désir de nous perdre dans une totalité, de nous noyer dans un Ailleurs inaccessible ? On le répète, le morbide nous imbibé...